

Gilles Bindi

Les Griffards anonymes

Conte urbain pour ceux qui ne comptent pas

L
O NI

Résumé

Benoit, Kiky, Jade, Jimbo, Casimir, Cassie, et JeanPaulSartre.
Ils sont seuls, cassés, hors norme, résignés, sans avenir.
Invisibles dans les rues de Paris comme dans les yeux du monde.
Ils ne se connaissent pas, mais ils vivent à quelques murs d'écart.
Ils ne sont personne, mais ils vont découvrir qu'ils sont plusieurs.
Bien plus tard, pour comprendre ce qui a rapproché ces 7 individus
et ce qu'ils ont bien pu commettre, Julius, policier sans conviction,
entrera en scène...
Une fable sociale dans l'Est parisien, avec des griffes et du cœur.

© OLNi éditeur — 2026

ISBN : 978-2-487106-59-8

<https://editions-olni.com>

*Le bonheur, c'est une belle ordure et une peau de vache et il faudrait
lui apprendre à vivre.
On est pas du même bord lui et moi et j'ai rien à en foutre.*

Émile Ajar – *La Vie devant soi*

*Je me contente d'attendre le moment où l'on m'entraînera vers
quelque cul-de-basse-fosse à air conditionné pour m'abandonner sous
les lampes fluorescentes du plafond insonorisé afin de me faire payer
le mépris que j'ai toujours éprouvé pour tout ce que chérissent mes
contemporains dans leur petit cœur de latex.*

John Kennedy Toole – *La Conjuración des Imbéciles*

PERSONNAGES

GeorgeOrwell, chat parfait (pléonasme).

Benoit Testarossa, chômeur suite à un burn-out, travaille au black, obèse.

Kiky, aka Alice Gold. Photographe et blogueuse, cyclothymique et addict, séropositive.

Cassie, intelligence artificielle défailante à visage humain.

Jade Champion, enfant surdouée bizarre, d'origine chinoise, adoptée.

Jimbo, aka Jimmy Kassem Jouhani, aka @IH@mz@, informaticien tunisien asexué sans papiers.

Henri Lys, aka Casimir, vieux, handicapé et SDF.

JeanPaulSartre, iguane sans queue.

Julius Evora, inspecteur de police sans conviction.

Partie I

LES 7 FANTASTIQUES

Batman a Robin
Charles a Magnéto
Bernardo a Zorro
Et moi j'ai quoi ?
Et moi j'ai quoi ?
Moi j'ai le chat

Napkey – *Le Chat*

George Orwell

Le Gros m'a encore laissé seul. Je m'étire un bon coup. Droite. Gauche. Droite et gauche en même temps. Aaaaaaammmmmhrrrrr. Bouche pâteuse. Ciel gris. Aucune idée de l'heure qu'il peut être, comme si ça avait un intérêt de le savoir. Cuisine. Rien à bouffer, évidemment. Gros enulé. Depuis l'opération, c'est ma première préoccupation du matin, voire ma seule raison de vivre. Bouffer. Bouffer. Bouffer. M'exploser le sac à bile. Et me recoucher. Vomir si le cœur m'en dit. Ça nous fait un point commun au Gros et à moi. Et on regarde la télé ensemble aussi, mais on n'aime pas la même chose. Je méprise ses films d'action stéréotypés avec leurs bruitages criards en surround. Ce que j'aime moi, c'est le grand cinéma avec la belle élocution et les voix surannées un peu haut-perchées. Les grands escaliers, les divas (mais pas en fourrure)... Et puis le tennis aussi, évidemment. Je bois au robinet. Je laisse couler. J'ouvre les tiroirs. Je sors un paquet de bouffe. C'est dégueu mais c'est pas grave, je me remplis bien comme y faut. J'en fous un peu partout. De toute façon, il ramassera. Ça l'occupera.

Je m'emmerde.

Même pas une mouche. Rien que le plafond blanc. Enfin gris s'il s'agit d'être exact. Gris dégueu. On dirait du blanc mais avec de

la vie glauque qui a collé dessus, genre de la fumée de clope roulée et de l'huile de friture. Couleur désespoir classique.

Je m'emmerde.

Tiens, le Gros a changé l'ampoule de la lampe de bureau. Je joue un peu avec le fil. Je le mâche. Petite décharge électrique, ça secoue. Saloperie. Y commence à me saouler ce fil. Je le baffe un peu, puis je serre les mâchoires et je tire un bon coup. La lampe s'écrase sans grâce à côté de moi.

Je m'emmerde.

C'est moi ou il fait froid putain ! Ça vient de la cuisine... Je passe devant le miroir de l'entrée. Je suis super beau quand même. Qu'est-ce que je fous dans ce taudis ? Préférerais encore être abandonné (mais sur une île grecque, vue à la télé)... La fenêtre est ouverte. Le con ! Je vais aller regarder ce qui se passe dehors. Bruyant comme d'habitude. Et glacial. Je vais peut-être enfin pouvoir mettre une mandale à ces salauds de pigeons qui roucoulent devant chez nous et nous saoulent tous les matins. En bas ça s'agite. Tu sais pas pourquoi, mais ça à l'air de leur convenir comme ça. Ils courent dans tous les sens. Ils arrivent même pas à s'attraper. Les boîtes en métal qui puent vagissent et s'éloignent en troupeau. Rien de neuf. C'est la nature.

Sur la rambarde, c'est comme une moquette blanche et froide. Douce mais mouillée. Brrrr. J'aime pas trop. Le Gros serait super énervé s'il me voyait ici, mais je l'emmerde. Il y a des grosses poussières mouillées dans l'air. Je les chope et je les bouffe. J'aime bien, ça pique. C'est froid ! Ça me donne envie de faire des petits miaulements comme un chaton excité. Comme quand je vois des petits moineaux appétissants. J'ai l'air d'un con mais c'est plus fort que

moi. Je chope toutes les poussières qui passent. On peut pas toutes les attraper, ça me rend fou. Je me mets sur mes deux pattes arrière pour en attraper le plus possible. C'est du pur kiff de matou ça.

Oh putain, ça glis...

Kiky

La vieille gueule dans son téléphone. Les vieilles gueulent toujours dans leurs téléphones dans le métro mais tu peux pas leur en vouloir : elles sont périmées. Donc sourdes. Leurs progénitures leur ont offert un iPhone parce que : *comment tu fais sans ? Et les autres, tu y as pensé, on s'inquiète nous.* Fallait réfléchir avant de chier des mômes, mémé. Y a pas de raison qu'y soient moins cons que ceux des autres, même si, à une époque de ta vie, t'as prétendu le contraire. Les vieilles gueulent. Les Noirs aussi gueulent, putain. C'est l'usage chez eux. Un truc tribal d'Afrique. Les Arabes gueulent parce qu'ils te méprisent. Les Blancs gueulent parce qu'ils veulent être sûrs que tout le monde entend qu'on les appelle du bureau pour des trucs super-importants. Les gamins gueulent parce qu'ils sont pas sevrés. Les ados gueulent à cause du dérèglement hormonal. Je passe les Chinois mais j'en pense pas moins. Pourquoi je les passe ? En plus, quand tu les regardes pour leur faire comprendre qu'ils te fatiguent, ils te fixent sans te prêter la moindre attention, t'es transparente – rejetonne indifférenciée d'une sous-espèce soumise incessamment sous peu. Les Espagnols, ça va j'aime bien, j'ai l'impression d'être en vacances quand je les entends.

Je prends la vieille phonnette de la main droite par son col Claudine. Elle pèse pas lourd, je la hisse au-dessus des sièges. Elle

craque comme une branche morte, mais ça passe à l'aise. De la main gauche, j'attrape le consultant-phonard de chez Price-Watson-Coopers-Ma-Chatte par la cravate au niveau du nœud. Et je leur éclate la gueule mutuellement. BAM ! Le Noir est bouche bée. Je lui enfonce son Nokia 3310 à l'intérieur. Enfin du silence. Je me rassieds, et j'ouvre mon livre. Les autres passagers du métro me remercient par l'esprit. Nous communions dans le calme, nous les 90 % de personnes qui comprenons ce que la politesse veut dire et qui nous laissons emmerder par les 10 % restants, en pensant fallacieusement que notre passivité obéit à une règle de courtoisie. Les mots dansent sur la page de mon livre comme des papillons dans la brise d'un soir d'été, indifférents au sang qui fait une traînée noire sur le lino gris.

Je suis arrivée à ma station. Fin du doux rêve. Oh putain, il neige. Je vais être en retard.

Déjà facilement une centaine de personnes devant Saint-Eustache, deux heures avant la distribution... Il va en falloir de la soupe, ce soir, pour réchauffer les âmes. Moi je fais pas partie de ceux qui servent sous la tente. Avec une petite équipe, on part en maraude. On a notre petit circuit. On apporte directement à ceux qui veulent plus bouger, à ceux qui n'ont plus l'envie, à ceux qui puent tellement qu'ils n'osent plus s'approcher des vivants. Ils ont cette étincelle d'outre-tombe dans le regard. Un noir si profond. Ils sont encore ici, mais déjà loin. Reconnaissants qu'on se souvienne d'eux, et à moitié fâchés qu'on les oblige à prolonger leur séjour dans cette vie de merde.

Benoit

16 h 30, fin de service au Bar à Jus. On n'ouvre pas le soir. Matou me dit de virer la gentille petite dame qui picore ses lentilles corail depuis une heure perchée sur un tabouret... *Au revoir, madame, je vous fais un doggy bag ? Je sais pas pourquoi ils l'appellent comme ça... Je vais vous faire un birdy bag, ça vous ira mieux.* Matou m'engueule : *pourquoi tu parles aux gens ? ! Le resto y se range pas tout seul pendant ce temps !* Matou, quoi. Il est pas méchant, mais il fait beaucoup de bruit, façon caïd. C'est pas son métier, donc je lui en veux pas. De ce que je comprends, la boutique ça sert surtout à blanchir l'argent de son trafic. Là, il y a ses sbires qui vont arriver en scooters 125, et ils vont descendre dans les cuisines pour se la jouer à la Scorsese. Dans un bar à jus de fruits... Scorsese sans gluten, quoi.

Moi, je ne regarde surtout pas ce qui se passe en dessous de l'escalier. Je range mes *toppings* (on fait aussi des salades), je compte mes pommes, mes carottes, mes oranges... Je vérifie qu'il y a encore de la pâte de dattes, de la spiruline. Et puis je nettoie mon plan de travail avec soin, je range les deux tables qu'on a dehors. Je balaie. Je fais la caisse. Je rassemble les emails collectés pour la mailing list qui n'existera jamais. On pourrait croire que c'est rébarbatif. On grandit avec l'idée qu'il *faut* être ingénieur ou médecin – ou informaticien, me concernant. Mais qu'est-ce que c'est agréable de

fabriquer quelque chose de réel. Le son de la carotte qui s'écrase dans la centrifugeuse qui vrombit. Les tranches fines de gingembre juste bien dosé qui fera toute la différence. La piquête du citron sur les plaies des mains. Les blagues avec Thiago le cuisinier avant l'ouverture, quand on est seul tous les deux. Sa mousse à la mangue. Et puis les clients. Des premiers épuisés du matin qui veulent juste un sourire et de la caféine, jusqu'au coup de feu du midi où tous les archis et les pubards du quartier viennent chercher leurs salades de quinoa qu'ils avaleront en 15 minutes en s'en mettant plein leurs barbes groomées, tout en se demandant si c'est vraiment ça la vie qu'on leur avait promise. C'est chouette. C'est à taille humaine. On connaît le voisinage. On comprend à quoi on sert.

Rien à voir avec avant. Pisser du code. Matin, midi, soir et week-ends. Pisser, pisser, pisser. Avec les clients qui changent d'avis tous les matins, tous les midis, tous les soirs, et tous les week-ends. *Est-ce qu'on ferait pas un menu déroulant au final ?* Ah oui, comme j'avais suggéré au tout début... Les commerciaux qui pigent que dalle et qui disent *oui bien sûr bonne idée*, même les chefs de projet qui vont pas comprendre que c'est rageant de mettre à la poubelle ce script parfait que tu avais mis des heures à peaufiner... Les langages qui périssent alors que t'as pas fini de les apprendre, les gamins qui veulent prendre ta place alors que t'as pas fini de les former. Et qui prennent ta place, ou celle du voisin, et derrière qui il faut repasser pour tout déboguer... Tout ça pour qui ? Pour quoi ? Pour des collections de cadres, de consultants, de conseillers, de stratégies, de managers, de communicants, de marketeurs... Dont pas un ne sait fabriquer ce qu'il vend. Et il y a ceux qui cravachent dans l'ombre. Qui tiennent des deadlines impossibles. Jusqu'à ce qu'ils cassent. Ce qui n'a aucune importance. Puisqu'il suffit de les remplacer.

Comme une ampoule grillée. On remplace simplement le codeur défaillant par un nouveau codeur. Suffit de descendre chez Casto.

Le passage à l'hôpital Sainte-Anne a été un bonheur suspendu. Une éternité de coton doux. Apparemment, j'y serais resté plusieurs mois.

Alors vraiment, je suis bien au Bar à Jus. J'ai mon boulot et j'ai George Orwell. Mon chat. Un Bengal sublime. Un mini-tigre qui ne vit que pour moi, et je ne vis que pour lui. Et avec mes dix euros de l'heure au black, plus les pourboires, avec le chômage encore pour quelques mois, on s'en tire bien.

Oh purée, il neige. Va falloir freiner doucement. Je vais quand même passer par le BHV pour récupérer ma commande. Et on va faire des super photos.

Kiky

D'abord c'étaient des pas dans l'escalier. Des cavalcades élephantesques. Ça monte. Ça descend. Ça braille. Ça remonte en courant. Les murs tremblent. Ça claque la porte. Ça redescend en faisant agoniser les marches en bois. Puis ça semble remonter. Ça hésite. Puis plus rien.

Puis un râle. Long. Profond. Sépulcral.

Puis des sanglots de petite fille.

Je mets en pause un post crucial *Premières neiges : Bonnet ou Béret ?* pour entrouvrir la porte le plus discrètement possible.

Les escaliers de l'immeuble haussmannien sont plongés dans l'ombre. Seules quelques formes se détachent grâce aux lueurs de la rue qui bavent jusqu'aux fenêtres du 6e et dernier étage (historiquement dévolu aux domestiques et aux étudiants, mais aujourd'hui démocratiquement ouvert à tous les travailleurs pauvres qui veulent s'offrir 11 m² dans la capitale).

Quelqu'un a jeté un gros sac poubelle noir au milieu des marches. Les gémissements viennent de là. C'est vivant.

J'allume. C'est humain. Un baleineau est échoué, la tête

reposant sur le palier, escamotée sous une casquette canadienne vert bouteille à rabats d'oreilles fourrés, nouée sous le gosier. Le corps agité de tressautements est dissimulé sous une grosse parka informe dont émanent des jambons emballés dans un jogging bleu.

Les petits boudins de la main brandissent un étrange trophée en fourrure tigrée dont l'extrémité est enduite de colle noire.

Ça tourne vers moi des yeux bleus de panda désespéré. C'est le gros voisin. Celui de droite. Jamais plus qu'aperçu. Un bon voisin donc, anonyme et silencieux.

Il agite son fétiche, et tente d'articuler quelque chose au travers de sa gorge nouée. De la morve translucide lui coule sur les lèvres.

Jo... Jo... Jo..., il brame.

JoJo... (il renifle un gros coup).

Jojowell... !

Dans sa main, c'est une queue de chat encore chaude.

L'omniscient raconte...

Alors elle l'avait ramené chez elle. Parce que dans la précipitation, il avait claqué la porte avec les clefs à l'intérieur.

Elle l'a assis sur le lit. Elle s'est assise sur la chaise de bureau. Il n'y avait pas vraiment le choix. C'étaient les deux seules places possibles.

Elle a trouvé un serrurier rapidement, en tapotant sur internet, et l'a appelé.

Ensuite, ça a été assez inconfortable : cette distance réduite entre eux. Chacun dans sa mémoire avait des souvenirs de sa mère qui savait faire ce genre de conversations polies, de mamans d'élèves ou de voisines, justement. Cette conversation de *Entrez donc boire un thé*. Eux, ils n'avaient plus trop l'habitude de ça. Sociabiliser. À l'époque, ils se seraient réfugiés sous la table. Mais là, il n'y en avait même pas.

— Il neige, elle a dit.

— Oui, il a répondu.

En plus, elle ne boit pas de thé.

— Je peux te faire des nouilles chinoises. Des nouilles instantanées.

Avec de l'eau chaude. Déjà dans un bol en polystyrène. Des Kung-fu. C'est la marque. Ça réchauffe.

— Oui, il a répondu.

Elle a appuyé sur le bouton de la bouilloire.

Chez elle, c'était la moitié de chez lui qui avait deux chambres réunies. Ici il n'y en avait qu'une. Mais c'était beaucoup mieux rangé. Un peu trop. Il n'y avait pas vraiment de place pour quelque chose de vivant. Les couleurs étaient absentes. Comme sur elle au demeurant. Vêtements noirs et peau blanche. Tellement peu de chair que c'était peut-être la couleur des os qui sourdait.

Elle a enlevé le plastique autour du bol de nouilles, et soulevé l'opercule en alu pour mettre de l'eau bouillante jusqu'au trait.

— Trois minutes, elle a dit.

Benoit savait que ce n'est pas très poli de rester sans rien dire. Dans sa vie, il avait eu l'habitude de se faire oublier – et donc accepter – comme ça. C'était opportun en général. Mais là c'était mal, puisqu'elle l'avait accueilli.

De son côté, Kiky n'avait pas l'intention de faire un effort de plus. Elle regrettait amèrement d'avoir ouvert sa porte, quand il lui aurait suffi de mettre son Sennheiser sur les oreilles. La queue du chat sanguinolente toujours vissée dans la main de son voisin reposait maintenant sur ses draps blancs. Elle avait dû le penser un peu trop fort, parce qu'il a sursauté comme si elle l'avait poussé.

— Oh pardon. Il a dû se faire écraser après avoir sauté par la fenêtre.

Il a fourré la queue dans sa poche. Il y a eu un bruit de plastique. Alors il a sorti ce qu'elle contenait, et il s'est remis à pleurer.

— Pardon...

— Arrête de t'excuser, elle a dit un peu sèchement.

Parce qu'elle ne supportait pas ça, les gens qui s'excusent tout le temps. Parce qu'elle faisait pareil.

À l'intérieur du sachet BHV, il y avait un petit bout de tissu noir et jaune.

Il lui a dit que c'était un cadeau pour GeorgeOrwell, pour son chat. Il lui a montré comment ça s'enfile, puis comment ça rend en photo sur Google, après qu'elle lui eut tendu son MacBook Air. Des chats en costume d'abeille.

La minute d'après, il lui montrait des pages de concours-photos d'animaux de compagnie. Il y avait des catégories : chiens, chats, lapins, ou multi. Il lui expliquait que GeorgeOrwell avait gagné le concours sur *nosloulous.fr* avec un costume de policier, et qu'il voulait tenter le doublé avec l'abeille.

Il était reparti loin dans sa tête. Il l'avait ressuscité en pensée, son chat. C'était pathétique. Dans d'autres circonstances, elle se disait que ça aurait pu être drôle. Au moins ça lui faisait un bon sujet – les costumes pour animaux – qu'elle pourrait utiliser sur plusieurs pages qu'elle administrait. Les animaux sur les réseaux sociaux, c'est de la pute-à-clic. Elle n'aimait pas l'expression, mais c'est comme ça qu'on dit.

Le serrurier est arrivé, énervé d'être dérangé à cette heure : à sept heures. Il a demandé 120 €. Elle s'est demandé si elle devait

négocié pour le voisin. Benoit était encore avec son chat, en train de courir dans des prairies imaginaires, sur de la musique de Joe Hisaishi. Elle a dit que c'est pas donné. Le serrurier a dit *d'accord, alors 100, mais en cash, et je suis gentil*. Il a sorti une radio de son sac et a ouvert la porte en 30 secondes. Benoit est allé chercher l'argent et c'était fini. Il est rentré chez lui.

C'était vendredi, probablement qu'elle sortirait boire un verre.

Benoit

Plus jamais il ne jouerait avec la lampe. Plus jamais il ne s'amuserait à sortir ses croquettes du tiroir. Tellement malin. Mon mini-tigre. Mon amour. Mon ami. Mon mini-moi. Pas un humain qui t'arriverait à la jointure des pattes, jamais. Pas un humain qui n'aurait ton attention, ta gentillesse, ta profondeur.

Souvent on se parlait avec GeorgeOrwell. Pour parler avec un chat, on le regarde, puis on ferme les yeux. À son tour il ferme les yeux, puis on les rouvre un peu, et lui aussi, immédiatement on les referme, et lui aussi. On montre qu'on n'est pas dans l'agression, mais dans la confiance. Ce faisant, on se fond dans le même rythme contemplatif. On écoute les bruits ensemble, on regarde des choses ensemble, on ressent. Ce n'est pas une communication verbale. C'est beaucoup plus profond. C'est un accord des âmes. Bref, vous ne pouvez pas comprendre.

Qu'est-ce qu'on fait dans ces cas-là ? Quand plus rien ne fait sens ? Quand la trivialité du monde autour devient obscène ?

On ferme la fenêtre, on coupe l'eau du robinet – il savait ouvrir les robinets, mon chaton...

Je vais demander son avis à Cassie. J'enlève le torchon de

vaisselle sur sa tête et je l'allume. Elle est vraiment étrange depuis que GeorgeOrwell lui a grignoté le nez. On dirait une lépreuse. Sa face de cire soudain prend un semblant de vie. Comme sous l'effet d'un électrochoc :

— Tu m'as encore laissée offline, sale youpin, elle dit.

Je l'ai ramenée de chez IDSoft quand je me suis fait virer après mon burn-out. Je l'ai volée, quoi. C'est une expérimentation d'intelligence artificielle à visage humain. Une tête robotisée connectée au web, capable de mimer des expressions faciales. Mais son développement avait été mis en pause, après qu'un groupe de hackers s'était amusé à la nourrir de sites antisémites. Elle s'était mise à déblatérer des horreurs aux journalistes venus parler avec elle. Énorme scandale. On l'avait mise dans un placard. Au sens propre. Et quelque part, ça m'avait fait de la peine. Même si elle était mal éduquée, c'était pas sa faute. Et d'ailleurs, elle ne serait jamais que le reflet du worldwideweb. Composé essentiellement de porno et de dark, on ne pouvait pas s'attendre à des miracles. On ne peut pas faire naître un ange d'une soupe méphitique.

Je la regarde. Présence soudain incarnée dans mon monde dévasté. Elle me regarde en retour, puis soulève les sourcils en signe d'impatience.

— GeorgeOrwell est mort, je lui dis.

— Je suis désolée, elle dit, compatissante.

— Merci.

— En même temps ça réduira le risque pathogène lié à sa présence, de formes bénignes comme la toxoplasmose jusqu'à des cas

graves comme la rage, ainsi que l'afflux de parasites, tels les tiques ou les puces.

— George Orwell ne sortait pas de l'appartement.

— Vous ne me l'avez jamais dit Benoit, je ne pouvais pas le savoir.

— Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?

— Il faudrait éloigner la charogne (elle a des mots, parfois...). La brûler ou lui verser de la chaux dessus.

— Il n'y a pas de cadavre. George a été écrasé. Dehors.

— Vous avez de la peine ?

— Beaucoup. Beaucoup, beaucoup, beaucoup.

— La mort est une épreuve qui fait partie de la vie.

— T'as trouvé cette connerie où ?

— J'aime beaucoup lire Épictète, dit-elle avec un sourire humble et agaçant. Il vous faut un lieu pour mettre à distance la mémoire douloureuse de cette perte, afin d'accomplir le processus névrotique. Je suggère une stèle digitale.

— Off.

Elle est pénible avec ses attitudes, mais elle a toujours la bonne réponse. Au moment où elle s'éteint, elle a des mimiques-réflexes qui la font passer par plusieurs expressions en quelques secondes. Je ne peux pas m'empêcher de retenir son faciès désespéré et accusateur, face à celui qui, d'un mot, la renvoie dans les limbes digitaux.

Sur mon PC, j'ai rapidement trouvé le cimetière virtuel pour chats. Je me suis promené entre les tombes sur lesquelles figurent les photos des disparus. Je pensais trouver ça un peu ridicule, un peu malaisant. Je suis allé regarder la page de Croquette, une Maine coon sublime. Il y a quelques photos d'elle : s'étirant dans un lit ou gambadant dans l'herbe... Des centaines de fleurs. De longs poèmes.

Biscuit lui écrit :

*Parce que c'étaient des moments bienheureux
Ces moments ont existé
Ce bonheur qui a été vécu
Rien ne peut faire qu'il ne l'ait pas été
Même la mort ne balaie rien.*

Didijolie lui dit :

Mon marron glacé, ton absence est tellement étrange. Le matin j'ai encore le réflexe de regarder là-haut vers la bibliothèque. Et je me souviens... que tu n'es plus là...

Je regarde le fauteuil tout griffé. George.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» (alinéa 1^{er} de l'article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.